

## **Conditions, fondements et enjeux de l'Amour dans la conceptualisation de François PERRIER**

*À l'autre, dans son rapport à l'Autre chose de l'amour*

*« L'amour est toujours exilé comme le terme qui  
justement ne rendra pas compte de ce dont il s'agit. »*

François Perrier, Séminaire 1970-1971, *L'Amour*

### ***Retour sur un certain rapport à la cause***

Le séminaire de François Perrier intitulé *L'Amour*<sup>1</sup> a été l'objet d'un travail d'élaboration mené au séminaire du GEP<sup>2</sup> de la FEDEPSY<sup>3</sup> sur plusieurs années.

Je dois à l'association de Besançon « *À la rencontre de la psychanalyse* » et à son invitation, dans le cadre de la préparation d'une journée consacrée à l'amour, cet essai de synthèse de l'ensemble de ses apports, pour une formulation des contours de la conceptualisation de François Perrier. L'échange ouvert sur le terrain d'une question commune a mobilisé un effort

---

<sup>1</sup> François Perrier, « *L'Amour* », dans *La chaussée d'Antin*, Paris, Albin Michel, 1994.

<sup>2</sup> GEP : *Groupement des Études Analytiques* où se produisent les différentes activités de recherche et d'enseignement théorico-cliniques de la FEDEPSY.

<sup>3</sup> FEDEPSY : *Fédération Européenne de Psychanalyse*, fondée à Strasbourg en 2000 et présidée par Jean-Richard Freymann.

de structuration dans ma parole non négligeable pour une maturation de mes propres élaborations.

Le travail dont je fais part ici est lié également à l'institutionnalisation d'un lieu spécifique qui permet que des échanges puissent faire enseignement et contribuer à l'élaboration de la chose analytique. C'est pourquoi je dois aussi à FEDEPSY, le cadre institutionnel qui a autorisé, avant tout et avec d'autres, mon cheminement dans la création et l'élaboration d'un lieu d'étude et de recherche dans le champ analytique.

Ma rencontre avec François Perrier s'inscrit à l'origine de ce cheminement, et l'occasion qui m'a été offerte d'un exposé à Besançon a participé d'un second tour de boucle, qui n'est pas sans rapport avec le terme conclusif qu'il me restait encore à formuler, quand bien même l'émergence de nouvelles questions est toujours possible.

Cela ne va pas sans dire combien il peut être utile de repérer, dans le fil d'un parcours, comment peuvent s'intriquer les éléments, en regard de leur(s) cause(s). Avec cet essai de synthèse, je suis renvoyée, en effet, au point d'origine de cette étude, en l'occurrence, la question que j'avais initialement portée dans le champ universitaire, pour l'écriture d'une thèse de doctorat en psychanalyse, *Le féminin et le maternel dans la créativité*. Me déprenant – avec la lecture de Perrier – du discours universitaire, j'ai pu me rendre compte, par la suite, que cette question concernait un peu aussi la sienne, comme celle du champ et du discours analytique lui-même, à travers lequel nous allions alors cheminer dans notre groupe de travail. « *Le corporel et l'analytique* » a été le nom de ce groupe au sein du GEP de la FEDEPSY, en référence au texte du même nom<sup>4</sup> de François Perrier et qui devait inaugurer ma rencontre avec sa conceptualisation.

### ***Le séminaire de François Perrier dans son contexte***

La fin de notre travail dans ce séminaire qui a duré sept ans, avait donc donné lieu à une sorte de « terminaison » un peu suspendue, sur le trajet d'une traversée qui, voulant reprendre et suivre à la trace les mouvements de la *Durcharbeitung* de son auteur, devait nous conduire en fin de compte vers une mise en abyme de sa propre question. Donc comment interpréter cette mise en abyme aujourd'hui ? Et comment, par le biais de ce nouveau tour de boucle, parvenir à une

---

<sup>4</sup> F. Perrier, *Les corps malades du signifiant, Le corporel et l'analytique* (séminaire 1971-1972), Paris, Inter Editions, 1984.

mise en perspective et une élaboration secondaire des différents éléments déployés ? Nous avons tenu à étudier les discours et conceptualisations en tenant compte du contexte dans lequel ils étaient nés.

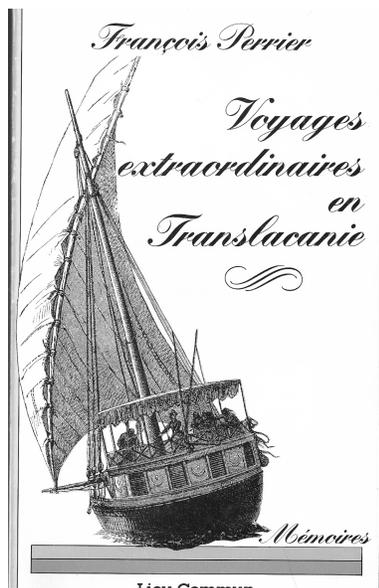
La traversée de François Perrier que nous avons abordée nous est apparue, en effet, comme indissociable du moment qui l'a produite, au regard de l'évolution de la psychanalyse et des enjeux, alors prégnants, des relations transférentielles et institutionnelles autour du champ lacanien. Elle débute avec l'acte de sa séparation d'avec Jacques Lacan dont le séminaire sur *l'Amour* est un écho direct, et se termine avec celui qui s'intitule *Le trans-subjectal*<sup>5</sup> qui traite de la question du lieu du dire pour les deux protagonistes du travail de la cure que sont l'analysant et l'analyste. Entre les deux, le séminaire *Le corporel et l'analytique* est un travail consacré aux avatars des problématiques liées au corps, dans leur rapport avec la loi du signifiant, le corps étant conçu comme lieu de l'Autre. Ce sont trois années de séminaire, de 1970 à 1974, devant l'auditoire de Sainte-Anne (à l'association culturelle du FIAP<sup>6</sup> également pour la dernière), qu'il faut concevoir non pas comme la succession de trois moments distincts d'un certain temps logique, mais comme les trois versants d'une même question liée aux limites de l'analyse et de l'analysable, dans la quête hyperbolique d'une inscription du symbolique qui repousserait le réel à l'infini, question dont Perrier s'est fait le représentant malgré lui et à son corps défendant, pour le devenir de la cause freudienne.

Le séminaire de François Perrier est à lire comme une prise de parole inédite, en solo, depuis la longue amitié de travail qu'il avait entretenue dès 1956 avec ses amis de la Société Française de Psychanalyse (SFP) et du cercle lacanien, Wladimir Granoff et Serge Leclair, ses implications diverses avec ceux-là mêmes (le fameux trio qui avait été surnommé « la Troïka »), notamment dans la négociation en 1960 avec l'association psychanalytique internationale (IPA) pour la reconnaissance de la SFP comme société membre.

---

<sup>5</sup> F. Perrier, *Double lecture, Le trans-Subjectal* (1973-1974), Paris, Inter Editions, 1986.

<sup>6</sup> FIAP : Association créée en 1962 par Paul Delouvrier autour de l'idée d'une participation à la construction d'une Europe ouverte sur le monde, afin de lutter contre le racisme et favoriser les échanges culturels entre les jeunes du monde entier. Elle a ouvert ses portes à Paris en 1968 et se nomme aujourd'hui *FIAP Jean Monnet*.



Depuis la première scission dans le mouvement psychanalytique en 1953, Perrier est présent aux côtés de Lacan, il participe activement au renouvellement de la psychanalyse, hors de l'orthodoxie en place, en soutenant très freudiennement les apports subversifs du champ lacanien, jusqu'à organiser à son domicile les modalités pratiques de la fondation par Lacan, en juin 1964, de l'École Freudienne de Paris. Le récit qu'il fera en 1985 dans *Voyages extraordinaires en Translacanie*<sup>7</sup>, de ce moment particulier et de ses rapports avec Lacan, (quand on sait après coup quels ont pu être, à cette époque, les enjeux de l'institutionnalisation du mouvement lacanien) est particulièrement signifiant de ce qui a pu devenir le point de

rupture et d'achoppement de cette relation. Ce point concerne la question de l'acte de fondation de l'École Freudienne dans lequel il s'est trouvé impliqué, reprochant en quelque sorte à Lacan de l'avoir instrumentalisé, quand Lacan, dans son acte même, a produit un effet de fonction paternelle.

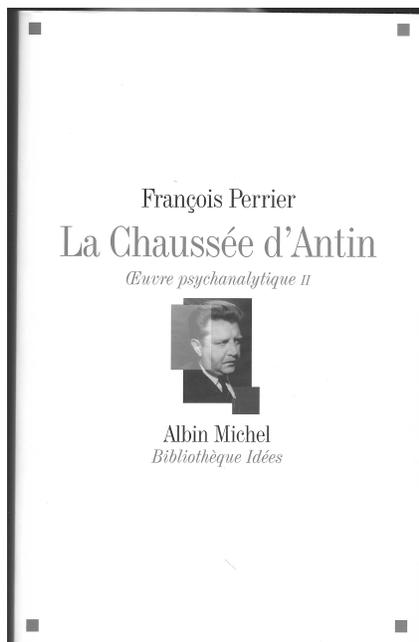
Cette rupture aura lieu en 1969, même s'il avait déjà démissionné en 1966 du directoire de l'École Freudienne, quand ont émergé les premières dispositions sur la formation des analystes avec lesquelles il était déjà en désaccord. L'École freudienne venait en effet d'adopter la « Proposition du 9 Octobre 1967<sup>8</sup> » et d'institutionnaliser la Passe comme la procédure destinée au repérage du passage de l'analysant à l'analyste. La dénonçant comme procédure perverse, Perrier posa aussi son acte aux assises du Lutétia sur la Passe et signifia alors sa démission de l'institution en même temps que Piera Aulagnier et Jean-Paul Valabrega. Avec eux il fondera, dans la foulée, une nouvelle institution, *le Quatrième Groupe*, toujours active aujourd'hui. *Quatrième* pourquoi ? En référence au quatrième terme de la boucle traversée par le psychanalyste en formation, à savoir l'analyste autre, auprès duquel il va travailler la question des reliquats, dans sa pratique naissante, de son transfert sur son propre analyste. Avec la question épineuse du transfert comme reliquat, Perrier inscrit au lieu de la didactique et de sa pratique une conception singulière de la fin de l'analyse, dans son rapport avec la dimension

<sup>7</sup> F. Perrier, *Voyages extraordinaires en Translacanie, Mémoires*, Paris, Lieu Commun, 1985.

<sup>8</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

essentielle pour lui du lieu en constitution de la parole. C'est sur ce point particulièrement que la question de l'Amour viendra choir, pour ne pas se conclure. Et si la Passe représente pour lui une procédure perverse, c'est que de la constitution de ce lieu, rien ne peut être saisi sans être articulé dans une dimension où inévitablement intervient un impérialisme des signifiants du désir de l'autre.

Ce tournant, qui verra en 1970 l'entrée de la question d'une adresse à travers l'auditoire de Sainte-Anne, s'inscrit donc dans un contexte historique très particulier où traverse, de manière aiguë dans le milieu analytique, le problème de la transmission de la psychanalyse et de son renouvellement. L'enseignement de Perrier, ainsi référé à la question de la réflexion sur la didactique, va soutenir et porter alors, dans la nouvelle institution du Quatrième Groupe en plein essor, un essai d'institutionnalisation à partir d'une réinterprétation des concepts freudiens, où la part inventive laissée au cheminement de la parole a eu une place particulière. Ce tournant reste certes le témoin d'une démarche singulière, mais qui ne peut s'entendre qu'en regard d'une trajectoire dans cette histoire du mouvement psychanalytique et dont nous avons quelques traces, notamment grâce à Jacques Sédot qui a contribué, dans sa relecture et sa mise en forme du texte, aux premières publications des enseignements de François Perrier en 1978 par l'éditeur Christian



Bourgeois. Ce seront les deux volumes de *La chaussée d'Antin*<sup>9</sup> dans lesquels apparaîtront les premiers textes fondamentaux, depuis ses premiers écrits cliniques, son fameux cas princeps « *Psychanalyse de l'hypocondriaque* » (1959) dans lequel se retrouve toute la trame de sa théorisation future, en passant par ses textes sur la didactique, la psychothérapie des schizophrènes et aussi le séminaire sur l'Amour.

C'est aussi à Jacques Sédot que l'on doit l'information selon laquelle le texte « *Thanatol* », en reprise de la conférence qu'il donna au séminaire de Piera Aulagnier sur le rapport du sujet à l'alcool et publié ensuite également dans *La chaussée d'Antin*, avait été refusé à la publication en 1974,

<sup>9</sup> F. Perrier, *La chaussée d'Antin* vol. 1 et 2, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978. Nouvelle édition, Paris, Albin Michel, 2008.

dans la revue *Topique* du Quatrième Groupe. Refus qui interviendra au terme des trois années de son enseignement et qui sera à l'origine, non seulement de son projet de publication mais aussi de son retrait progressif du Quatrième Groupe, depuis sa démission du comité de rédaction de *Topique* jusqu'à son départ de l'institution en 1981, année de la mort de Lacan.

Les publications qui ont suivi cette première démarche vers une diffusion de son apport à la théorisation sont d'un tout autre genre. Elles restituent une évolution très particulière dans sa prise de parole, déplacée de l'énonciation vers l'écriture, et où l'adresse d'un auditoire d'analystes en formation se perd dans l'anonymat d'un lecteur non identifié, interpellé néanmoins et de façon tragique au lieu de l'Autre. Il s'agit d'une écriture singulière, travaillée dans sa forme et son style, pour restituer une sorte de témoignage de son cheminement sur le fil de la question analytique, dans un entrecroisement de son interprétation de l'histoire collective du milieu psychanalytique et de ses revendications propres, sur la scène littéralement exposée de ses multiples déboires affectifs, psychiques mais aussi somatiques. Un texte construit sur la structure d'un dialogue imaginaire où le silence de l'Autre voudrait se résoudre au lieu d'une double place qu'il occupe irrémédiablement, pour l'ultime inscription symbolique d'une subjectivation, aux frontières trop largement franchies de l'inalysable.

C'est le cas du livre *L'alcool au singulier*<sup>10</sup> publié en 1982. Mais aussi de *Voyages extraordinaires en Translacanie* qui paraîtra en 1985, en même temps que *Double lecture*, la transcription de la troisième année de son séminaire sur le *Trans-subjectal* qui reprend plus directement les questions liées au dispositif analytique de la cure et à la position de l'analyste. Entre les deux, en 1983, il publiera encore *Le corporel et l'analytique*, renommé dans son double titre *Les corps malades du signifiant* alors qu'il sera complété d'une préface qui réinscrit le texte dans l'après-coup de la mort de Lacan.

Il n'y a pas lieu d'insister sur la question de son rapport à Lacan dont il a fait lui-même état, entre amour, reproches, deuil, ... et corps, laissant apparaître les arêtes de son rapport à la question analytique et à l'inconscient, en tant qu'il se pose non pas comme une élaboration secondaire de la question du désir mais comme le retour au lieu d'un ancrage, au plus proche du réel.

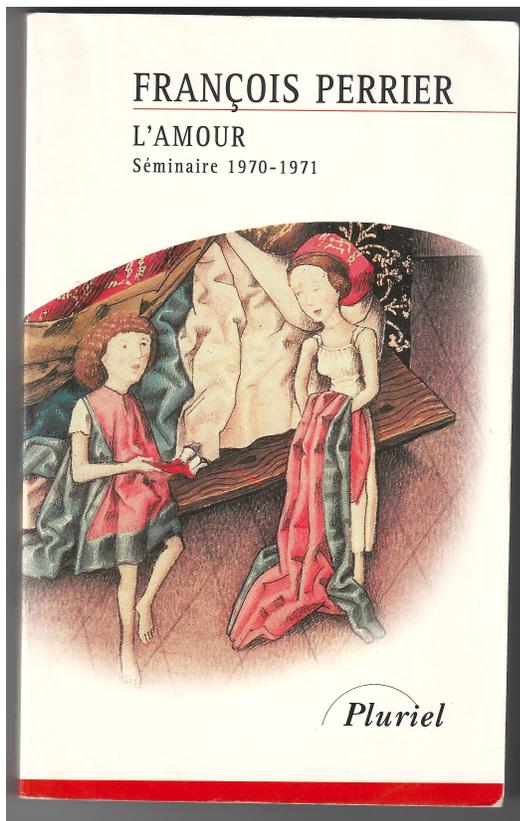
La conceptualisation de Perrier, malgré ou du fait des rapports étroits qu'il a entretenus avec Lacan, est avant tout un retour à Freud, en ce sens qu'elle met au premier plan le concept de

---

<sup>10</sup> F. Perrier, *L'alcool au singulier, L'eau de feu et la libido*, Paris, Inter Editions, 1982.

libido comme le vecteur fondamental, exigeant, dans le champ psychanalytique, de la dimension créatrice en faveur de la subjectivation. Les pulsions de vie issues du corpus freudien chevillé au corps de l'analyste en constitution donneront lieu à une conceptualisation du corporel, du matriciel et deviendront alors les représentants d'une fonction analytique sans cesse mise à la question. De là à supposer l'existence, dans l'expression de sa revendication, d'un transfert irrésolu envers Lacan, irrésolu parce que maternel, il n'y a qu'un pas...

### *Le séminaire sur l'Amour : retour sur une lecture*



Très riche et impossible à résumer, le texte du séminaire est une mine de références, d'associations, d'élaborations de la théorie freudienne, de prolongements interprétatifs et de commentaires qui sont autant d'invitations à prendre la parole, d'interpellations au lieu de l'Autre, sollicitant indéniablement le lecteur (auditeur) dans un abord qui ne peut être que singulier. Il n'est pas de mon intention de venir coloniser l'espace de l'amour par un quelconque savoir totalisant, fût-il celui de Perrier, et quand bien même il serait possible de le circonscrire. Il se dégage néanmoins du texte une trame qui restitue l'orientation de sa démarche et l'intérêt qui est le sien, sur le fil de son élaboration. Des lignes fortes apparaissent en effet sur les différents plans de son investigation clinique et théorique, situant toujours les problématiques à l'intersection du réel et du symbolique. Si, dépliée ainsi sous ses différents versants, la question de l'amour traverse l'ensemble du séminaire comme le paradigme d'une interrogation sur les avatars de ces problématiques, psychanalyse et psychanalyste sont eux-mêmes également mis à la question : le registre de la psychanalyse étant interrogé dans ses principes et ses visées, le psychanalyste aura à rendre compte de son rapport inévitable à l'amour, au lieu de son désir et de sa fonction.

En s'intéressant davantage aux effets de l'amour, effets sur le sujet, effets sur le réel, Perrier, tout au long de son séminaire, ne fait pas de l'amour un objet d'étude en soi et ne glisse donc jamais vers une objectalisation de l'amour qui pourrait en définir les contours et en déterminer la saisie, fût-elle de l'ordre d'une interprétation. L'amour est abordé comme l'Étranger à part entière, l'Altérité même, impossible à concevoir au lieu d'une pensée mais qui surgit, au même titre que le « hasard objectif » des surréalistes, faisant de l'expérience amoureuse « une tentative d'invention du réel comme possible et, en même temps, certitude d'autre chose ». Ainsi en vient-il à poser sa question : « La question de l'Amour-en-tant-que-tel n'est-telle pas toujours à exiler ou à mettre hors champ analytique, pour qu'à travers ce qui s'en dit avant l'analyse, pendant l'analyse, pour l'analyse et après l'analyse, ça renvoie toujours ailleurs – comme dans les légendes des trésors cachés et introuvables – sans que le phénomène lui-même, dans sa dimension propre, ait à être saisi par l'analyse et par l'analyste ?<sup>11</sup> » L'amour comme manifestation inédite issue d'un ailleurs radical, aussi sûr et réel qu'insondable, sera le point d'entrée de toute une élaboration où s'ouvre tout un champ, dont la psychanalyse et le psychanalyste n'auraient rien à dire s'il ne mettait pas avant tout en rapport, du côté de la clinique, un questionnement sur les enjeux et questions de subjectivation qui lui sont liées, comme les conditions subjectives qui en permettent sa survenue. Quel ordre de structure est-il requis pour la possibilité d'une émergence, d'une actualisation ? À quoi renvoient les impossibilités d'amour chez l'homme, chez la femme ? Quelle place, quel avenir pour l'amour dans les différentes structures ? La rencontre amoureuse interpelle le sujet au lieu de sa vérité et dans ce sens, elle n'est pas sans effet sur sa condition et sur son devenir. La célèbre phrase d'André Breton extraite de *L'amour fou*, et que Perrier reprend à son compte, l'exprime de façon poétique : « C'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles.<sup>12</sup> » Elle induit de la même façon un effet de dévoilement qui renvoie au dénuement le plus profond de l'être et à la fragilité de toute construction narcissique.

Mais l'autre versant de l'amour aussi abordé par Perrier du côté de ses effets est sa potentialité à réinscrire une réalité nouvelle dans l'univers subjectif de celui qu'il affecte.

---

<sup>11</sup> F. Perrier, *L'amour*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 19.

<sup>12</sup> « Il va sans dire que, dans ces conditions, l'émotion très spéciale dont il s'agit peut surgir pour moi au moment le plus imprévu et m'être causée par quelque chose, ou par quelqu'un, qui, dans l'ensemble, ne m'est pas particulièrement cher. Il ne s'en agit pas moins manifestement de cette sorte d'émotion et non d'une autre. J'insiste sur le fait qu'il est impossible de s'y tromper : c'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles. » A. Breton, *L'amour fou*, Paris, Gallimard, 1937, p.13.

L'amour devient alors l'agent d'une redéfinition des paramètres mêmes de la subjectivation, en réorganisant le statut narcissique du sujet, voire son mythe personnel ou son identité subjective, au regard d'une sollicitation particulière du rapport au réel et à la loi. Ainsi, si l'amour interpelle aussi le psychanalyste, ce ne sera pas par la question du transfert et de la névrose constituée qui pourrait donner lieu à l'interprétable du refoulement, du côté de l'histoire de la sexualité infantile ou de la structuration œdipienne. L'amour le convoquera au lieu de sa capacité à ne pas recouvrir de son savoir, ni de son désir, l'ouverture d'un champ qui s'expose et où se produit l'ancrage du symbolique dans le réel, à ne pas déflorer non plus la virginité d'un espace originaire qui est celui de la parole en constitution. Au lieu de la fonction à laquelle il prétend, il l'assignera par conséquent et de façon paradigmatique, à la réinvention d'une dimension de créativité, dans les retrouvailles d'un temps premier qui est le temps de l'inachèvement, le temps du renouvellement.

Dans ce cadre ainsi posé, l'interrogation de Perrier va déployer tout le registre de la question analytique elle-même, au regard de ce qui fait exister le désir dans la dynamique subjective. Son abord est freudien, en ce sens qu'il met d'emblée en relation l'implication des forces de liaison qui interviennent dans une forme de lutte contre ce qui se présente comme l'adversité même, ce qui fait violence au sujet et à la loi, dans la menace ultime que représente toute confrontation au réel. L'amour surgit de la dimension de l'impossible, mais il convoque la possibilité d'une union qui est toujours symbolique et productrice de symbolisation. Interrogé dans son interrelation avec la jouissance, il renvoie à la capacité du sujet à supporter, l'instant d'un moment, l'effacement du signifiant qui le représente. La jouissance, expérience singulière d'une forme de « démoïsation » du sujet, sera-t-elle ainsi fondatrice d'une nouvelle structuration narcissique, ou bien deviendra-t-elle destructrice, quand de la haine surgit au lieu d'une impossibilité d'amour ?

Quel rapport aux pulsions la jouissance met-elle aussi en scène ? Au-delà de l'amour stendhalien, au-delà de la dimension imaginaire de l'amour, c'est au carrefour de sa question avec celle de la jouissance que la place de l'érotisme sera introduite. La part que Perrier en fera dans son commentaire ainsi que le point où il en est de son abord, trouveront son sens du côté du rapport avec la question sadienne de Georges Bataille<sup>13</sup> qui lie justement la jouissance à la pulsion de mort. Avec l'érotisme de Georges Bataille, intervient donc la dimension de la mort à

---

<sup>13</sup> G. Bataille, *L'érotisme*, Paris, Les éditions de minuit, 1957.

laquelle il sera inévitablement renvoyé<sup>14</sup>, quand il s'agira d'interroger plus particulièrement le réel. Elle représente ici une des déclinaisons de l'élément tiers qu'il faudrait savoir intégrer, pour une nécessaire dialectique entre loi et liberté, entre l'ordre établi et le franchissement de la transgression. L'érotisme, ainsi mentionné par Perrier, représente une des modalités de la jouissance – l'amour courtois en sera une autre – où s'inscrit cette lutte entre désir d'union et forces hostiles et dont les enjeux, sur le plan de la subjectivation, seront à situer du côté de la signifiance de la dimension du sexuel et de la différence des sexes. Le sexuel freudien, conçu au lieu d'une articulation entre le réel du corps et la part du désir, prend ici toute sa place, dans la mesure où l'originalité de la théorisation de Perrier tiendra dans la mise en relation des questions de la sexualité avec la particularisation des modes d'inscription du tiers dans la structure.

Les nombreuses situations cliniques qui traversent le séminaire, en interrogeant spécialement ce nouage, éclairent de manière exhaustive les impasses possibles de la structure face à l'amour et à ses possibles effets de symbolisation. Mais elles donnent peut-être avant tout une indication très précise de la question qui sous-tend la démarche de Perrier dans le procès de sa théorisation, question qui le mène progressivement vers le repérage des problématiques du féminin au regard du réel du sexe et de son ancrage dans l'inalysable du lien à la mère comme premier Autre, l'étranger radical en même temps que le plus intime, au sens du rapport à la vérité. Perrier sexualise sa question. Ainsi la paranoïa présentera la structure de tous les points d'achoppement de l'expérience amoureuse. Dans le séminaire sur l'amour (puis plus précisément dans le séminaire sur « *les corps malades du signifiant* »), il montre que cette catégorie clinique, mise en perspective avec la question hystérique, porte plus particulièrement les spécificités d'une symptomatologie en rapport avec un défaut de l'ancrage du symbolique dans le réel maternel. C'est d'un réel privé de toute référence aux quelconques identifications de la féminité qu'il s'agit, privé de tout mythe narcissisant quand, prise dans la transmission transgénérationnelle et l'appel du symbolique, la femme est renvoyée non pas à l'écriture du hiéroglyphe de son origine, mais à l'horreur innommable d'un trou sans bords pour le circonscrire, sans contours

---

<sup>14</sup> « Une chose me semble certaine, le sera-t-elle pour vous ? C'est que l'amour, ça ne se prêche pas. Et ça ne se conseille pas. Ça s'espère quelquefois. En fait, tout ce qu'on peut en dire, c'est que ça arrive ou n'arrive pas. Ça peut être repéré comme une exigence ou un désir ou tout autant comme une menace, car nous l'avons déjà vu, déjà bu et déjà vu, c'est toujours le breuvage mortel de Tristan et Yseult, la mort est toujours à l'origine et au bout. On aime ça ou on n'aime pas ça, l'amour. Autrement dit, ce qui tue sûrement l'amour, c'est d'en faire un projet. Voire un projet thérapeutique. » F. Perrier, *L'Amour*, Paris, Albin Michel, 1994, p.220.

susceptibles de porter une nouvelle inscription identificatoire. Perrier appelle ces femmes les « amatrïdes », en cela qu'elles manquent radicalement d'accès à la constitution d'un lieu de l'Autre, lieu à la fois de leur propre subjectivation et lieu d'accueil, dans la relation amoureuse, pour les signifiants du désir de l'Autre. « Silence pétrifié » de l'archaïque, rencontre mortelle de « l'œil crevé du cyclope », « zone invisible » et abyssale d'une béance obscure sont les lieux de cet impossible de l'amour auquel est renvoyée *l'amatrïde*, en prise avec le défaut d'un ancrage fondamental qu'aucun emblème phallique ne pourra compenser, qu'aucun nom ne pourra résoudre. Au-delà de l'ordre langagier et en référence au contrepoint hystérique de la paranoïa, Perrier situe la métaphore des trois regards de mères inscrits dans la temporalité des trois générations, regards aimants et porteurs de désirs pour le sujet en constitution ou bien regard issu du « mauvais œil » comme oracle maléfique sur le berceau de son devenir. La dimension du regard est un repérage que Perrier mentionne au sujet de la question hystérique, le regard comme vecteur d'une esthétisation qui fait de la beauté qui en surgit, la modalité féminine « d'une transfiguration qui voile le non-représentable », d'une division aussi, d'un écart signifié au lieu de la source de vie et de mort, constituant du rempart contre la mort à l'origine de toute vie, d'une séparation de vie entre la mort de l'avant-naissance et la mort d'après-coup.

La métaphore des trois regards de femmes porte, comme dans les poupées russes, la question d'une transmission du féminin qui s'inscrit d'une nécessaire différence au lieu d'un retour du même. Le regard de la mère qui est au fond de tout regard aimant, inscrit donc, au travers de la question de son désir articulé au désir de l'Autre et à la métaphore paternelle, un champ de narcissisation qui est aussi un bain langagier, un bain de paroles où vont se jouer toutes les conjonctures du roman et des lois symboliques qui précèdent et président à la vie du sujet, qui préfigurent aussi la structuration d'une articulation entre le corps et les signifiants. La notion de « champ de narcissisation » est une autre façon de faire intervenir dans l'amour la question du narcissisme, pour ne pas la réduire à sa seule dimension imaginaire, mais la référer également au lieu de l'Autre. Pour Perrier, « on s'aime toujours au nom de quelqu'un d'autre », faisant de l'expérience amoureuse l'épreuve d'une vérité où ce qui arrive en cette rencontre est toujours à la fois « la menace du mauvais œil et le désir du bon regard aimant de la mère ». Les paroles prononcées, tout comme les blancs et tous les non-dits, mais aussi toutes les problématiques de deuils que Perrier examine dans leur rapport à une configuration symbolique de la perte et de la

castration, vont contribuer à donner à cette temporalité de l'avant une place significative dans le devenir de tout état amoureux.

« *Se douloir* ». C'est le signifiant issu du vieux français que Perrier utilise pour renvoyer l'accent de réflexivité particulier du long travail de deuil qui est un travail de symbolisation du lieu de la jouissance, dans une confrontation au réel de la mort. *Se douloir*, c'est la situation analytique elle-même qui conduit l'analysant dans l'espace circonscrit du divan de sa propre *Durcharbeitung*, au travers du défilé et de la scansion de sa parole. C'est aussi le signifiant qui parle de l'inscription du manque dans la structure du sujet, inscription qui barre le mouvement involutif de tous les signifiants du sujet au lieu de la jouissance qu'a cristallisé le trou du réel. Toutes les problématiques liées aux décompensations du somatique comme aux addictions qui mettent en rapport l'internalisation d'un objet mort, de la même façon toutes les mélancolies, ont pour Perrier une relation avec cette jouissance dans le corps perdu, parce que trop réel, que produit le manque du manque, avec l'absence également d'un travail de deuil entendu alors comme le paradigme d'une symbolisation des contours du trou du féminin. À cet endroit-là de la clinique, Perrier identifie encore une impossibilité d'amour au lieu d'une obturation qui rabat et brise la métaphore sur le cristal de la surface corporelle.

« *Parthénogenèse* ». Voilà un autre signifiant, autrement évocateur de la question des *amatrides*, et qui introduit plus spécifiquement les problématiques des perversions, perversions féminines, significativement et structurellement différenciées selon Perrier des perversions masculines, dès lors qu'il aborde, avec Michèle Montrelay, les notions de créativité et de sublimation, à partir de l'apport inédit des travaux de celle-ci sur la spécificité de la jouissance féminine. C'est ainsi, en passant à présent par un autre frayage, celui d'une femme, que va se préciser pour Perrier ce mouvement de métonymie depuis *l'Amour-en-tant-que-tel* jusqu'à la question qui va l'occuper alors, quant au rapport du féminin au lieu de l'origine, lieu de la vérité du sujet.

Michèle Montrelay vient effectivement, au moment du séminaire de Perrier, de produire un travail d'élaboration théorique tout à fait original, sur les questions du féminin, reprenant particulièrement la polémique irrésolue entre Freud et Jones quant à la connaissance innée ou construite de l'identité sexuelle de la fille. Ce travail est paru en 1970 dans le n° 278 de la revue *Critique*, sous le nom : *Recherches sur la féminité*<sup>15</sup>. En proposant l'identification d'une

---

<sup>15</sup> Publié ensuite en 1977 dans *L'Ombre et le Nom*, aux éditions de Minuit.

coexistence de structure, chez la femme, d'une position féminine originaire liée aux pulsions archaïques, avec une construction secondaire référée à un phallocentrisme, elle introduit dans le champ théorique un dépassement de la dualité, mais aussi la question d'une double jouissance, une jouissance proprement féminine, immédiate et relative à une forme de concentricité que préfigure un certain rapport au corps et aux pulsions pré-œdipiennes (orales, anales, vaginales) tandis que, secondairement, s'élabore une autre jouissance liée à un processus de sublimation, qui dépendra d'une composante phallique extérieure et de fait, d'un discours. M. Montrelay situe cette jouissance sublimée sur le plan de la métaphore, elle s'écrit donc elle-même comme discours sur la surface d'un corps, dont la part de jouissance archaïque perdue est le prix à payer pour l'émergence de la représentation. Elle fait ainsi la différence, qui va intéresser particulièrement Perrier, entre le blanc d'une censure, toujours subie, qui caractérise cette part non-analysable, inexplorable du continent noir freudien et la question du refoulement en tant que tel, l'opérateur de la structuration symbolique qui est à l'origine du registre de l'inconscient et des représentations, d'un investissement de la parole et de son potentiel de créativité. Pour M. Montrelay, la parole de l'analyste, en délimitant sa fonction au lieu d'une exterritorialité, contribue à faire exister une sexualité dans un champ qui excède la question du corps et du sexe. Elle produit une articulation qui refoule et structure la jouissance en produisant de la perte, pour faire passer le sexuel dans le discours de la métaphore. Il s'agit d'une opération symbolique qui creuse l'espace d'un entre-deux des signifiants, l'espace de la métaphore en tant qu'elle se trouve liée aux effets de la parole de l'autre.

Le processus de *parthénogenèse* mentionné par Perrier s'inscrit comme point de butée, en référence à cette séparation, signifiée par M. Montrelay, entre ces deux modes de jouissances

---

Mentionnons encore le texte de Michèle Montrelay auquel il ne faut pas manquer de se référer, « *Sur le ravissement de Lol V. Stein* », exposé en 1965 à l'ENS, dans le cadre du séminaire de Lacan, puis réécrit en 1976, qui est un écho signifiant de la question de Perrier, à partir du roman de Marguerite Duras. Voici comment M. Montrelay l'aborde à partir de la fiction : « [Lol V. Stein] est "ravie", c'est-à-dire emportée dans la jouissance parce que soudain son vide lui est révélé. Elle le voit dansé, réalisé par les deux autres sous la forme de son oubli. [...] Comment l'amour arrive-t-il d'habitude ? Est-ce que la rencontre fait bord pour un trou qui était déjà là ? Sans doute mais on est encombré d'objets, de tant d'objets, de ceux qui dans le roman vont faire retour à la fin du bal. L'amour ne peut donc tout envahir. Si Lol ne vivait pas en état complet de pauvreté, le ravissement n'aurait pas lieu. Elle ne serait pas ce point d'oubli total, ce trou qui est nécessaire à l'amour fou de Richardson et d'Anne-Marie Stretter. » p.16.

Puis cette interprétation qui en prolonge autrement l'intérêt du côté de la Chose : « On s'est arrêté sur les personnages comme s'ils formaient chacun une entité séparée. On peut les voir aussi comme figures différentes mises en jeu dans un même inconscient. [...] Lol est cette partie de nous-mêmes qui se tient du côté de la chose, qui demeure dans la jouissance, dans l'Ombre, à jamais rejetée au dehors, inhumaine, tapie quelque part comme une bête. Sans elle l'inconscient ne peut exister. Désormais, pour que les amants s'aiment, il faudra que la chose Lol, mêlée au seigle, les fixe de ses pupilles grandes ouvertes. » dans *L'Ombre et le Nom*, Paris, éd. de Minuit, p. 23.

féminines. Le concept de sublimation et la notion de créativité impliquée par le travail de la métaphore lui permettent, en effet, d'éclairer ce que serait une clinique en rapport avec une impossibilité de structure, au regard de la catégorisation qu'il vient d'établir. De ces éléments, il va ainsi extraire une différenciation de nature avec la mise en œuvre du pervers, à partir de la question de la scène primitive entendue comme le moment mythique de la naissance du sujet et du désir. Si la créativité et la sublimation demeurent en échec sur le plan de la subjectivité, la mise en scène, convoquée par le pervers au lieu de son protocole érotique, répond à cette logique rigoureuse qui se voudrait néanmoins provoquer une expérience fondatrice par l'émergence du tiers en même temps qu'elle produit son meurtre, immanquablement et répétitivement. L'anonymat qui en résulte fait que cette scène, toujours abortive et alors que le pervers s'en fait l'agent, le créateur et le maître, ne peut jamais devenir la scène de l'inconscient, alors qu'elle voudrait faire advenir le sujet à sa propre cause. La tentative de recréation d'une scène primitive est selon Perrier, dans le scénario pervers, la modalité défensive d'une position masculine qui pâtit d'un défaut de l'inscription du désir dans l'économie sexuelle du père et de la mère, la mère n'apparaissant pas, en effet, comme l'objet du désir du père, le père n'étant pas non plus reconnu comme le représentant de la loi phallique. Avec l'apport de M. Montrelay et dans le champ ouvert de sa problématique, Perrier différencie une position perverse proprement féminine qui, de cette scène primitive inexorablement associée à l'impossible de la mère et au ratage de l'élaboration œdipienne de sa propre maternité, en cherchera, pour se refonder, sa nécessaire abolition. Ne permettant pas un accueil de l'altérité, ce moment premier de possible créativité symbolique convoqué dans l'espace de l'amour donnera lieu, dans la perversion féminine, à une confrontation à l'innommable de la mère et à l'horreur d'un rapport au rien dont seul un mouvement involutif vers la mort première peut surgir. Dans cette logique où la créativité et la sublimation sont barrées, *la parthénogenèse* est le signifiant venant traduire pour Perrier la modalité subjective qui trouvera le rempart contre le non-sens dernier dans le clivage nécessaire de la jouissance et de l'amour, dans l'ultime fantasme aussi du sujet, devant l'amour et au risque de l'Autre, d'être l'agent, au travers de son éventuelle maternité, de son propre engendrement, de son propre destin. Négation de l'amour dans l'actualisation d'une jouissance anonyme où aucun devenir ne peut entrer en jeu dans l'histoire de la rencontre qui s'inscrit sans parole. Négation de toute forme de jouissance dans l'expérience amoureuse qui ne peut reconnaître de prolongement métonymique à la question du signifiant du manque. Parthénogenèse enfin dans une position qui

voudrait refonder l'histoire à partir d'une négation de l'Autre et d'une indifférenciation de la temporalité inscrite au lieu du féminin, dans la suite des générations de femmes.

Progressivement, on voit se dessiner, dans le cheminement de Perrier, la problématique de l'objet, le ou les objets partiels qui circulent dans l'amour comme le support d'une nécessaire esthétisation qui devient l'enjeu de la représentation de la Chose. Ici se séparent et se différencient encore la structure de l'hystérie de celle de la perversion, quand l'agalma se fait fétiche au profit d'une tentative de redéfinition des paramètres de la symbolisation. La question du regard intervient encore ici dans ses différentes fonctions au lieu des identifications requises du côté du moi idéal, dans un mouvement de projection, de l'idéal du moi quand il s'agira d'une introjection de ce qui constitue le trait unaire. Elle devient celle de l'opérateur d'une narcissisation globale du corps entendu comme objet d'amour possible, comme le support d'une possible beauté offerte sur le réel de la Chose et pour le désir de l'autre. Par là, la fente du regard, point d'ouverture/fermeture d'un champ de paroles qui pré-existent à la question du sujet, entre en jeu dans sa fonction de mise en œuvre de l'objet partiel, dans la structuration symbolique d'une image du corps. Il y aurait sans doute beaucoup à dire encore au sujet du rapport du désir et de l'amour, *l'Amour-en-tant-que-tel*, à la question de la Chose, premier Autre immédiat qu'il faut savoir perdre, pour que de son trou, de son vide ainsi créé s'origine toute forme de symbolisation, de sublimation.

Revenant au lieu de la situation analytique, il est temps, à présent, de faire retour aussi à la question du transfert laissée, jusque-là, au compte de l'interprétable et de l'actualisation de la névrose infantile pour une remémoration du refoulé. Dire de l'amour de transfert qu'il est du côté du leurre ou de l'illusion, parce qu'il est répétition de la névrose induite par le désir de l'analyste, ne revient pas pour autant à réduire son registre au seul versant de l'imaginaire. Dans l'approche de Perrier, la question du transfert fait intervenir aussi la question de l'objet partiel qui en est son ressort, ainsi tous les objets susceptibles de circuler au lieu de la cure : objet réel, symbolique, imaginaire, objet de paroles, signifiant, morceau de discours, écriture, mais aussi l'argent comme l'objet qui représente au mieux la dette au symbolique, qui donne à la parole sa dimension d'acte, dans une subversion des lois mercantiles de l'offre et de la demande<sup>16</sup>. Perrier énonce à

---

<sup>16</sup> « Il me semble intéressant de prendre la notion de transfert au niveau le plus simple, à savoir qu'on transfère un objet d'un endroit à un autre [...] La question du transfert, pour le psychanalyste est celle-ci : une fois que tel objet est transporté ici, qu'il a été pris, fait, créé ou volé ; qu'il est donné, disposé ou prêté, qu'il est reçu ou pas et qu'il vient dans telle ou telle économie, de quoi est-il l'enjeu ? C'est toujours ça le transfert ; l'objet sera-t-il rendu, ne

cet endroit cette formule évocatrice qui ne manque pas de nous rappeler d'où il parle : « donner de l'argent en analyse, c'est donner ce qu'on n'est pas ». L'argent de l'analyse fixe le contrat de la règle fondamentale pour, d'une part garantir l'écart entre le désir de l'analyste et le désir du sujet-analyste, d'autre part signifier la différence avec ce qu'on n'a pas à donner, à savoir son fantasme ou son inconscient, pour autant que la question du désir sera entendue et non pas reçue.

Les différentes problématiques cliniques considérées tout au long du séminaire laissent entrevoir que l'enjeu, dans le procès de la cure, est la constitution d'un objet symbolique pour la mise en œuvre d'une possibilité même de transfert qui va devenir le lit, le divan d'une parole en devenir. L'écoute analytique et le rapport de l'analyste à la dimension de la parole, en permettant un décollement du sens, en laissant aussi la place au silence et à la scansion dans le défilé des signifiants, sont les seules causes à l'origine d'une émergence au lieu d'un amour de transfert qui s'actualisera alors, non plus seulement comme répétition, mais comme la création ex nihilo d'un espace psychique propice à l'accueil de l'altérité comme champ des possibles. L'espace du transfert sort d'une représentation imaginaire pour donner lieu à la possibilité d'une intervention tierce qui n'est pas forcément du registre de l'interprétation (inter-venir sans avoir encore à inter-prêter) mais qui va produire de la coupure, de la différence, une frontière entre le dedans et le dehors du cadre de la parole, l'ouverture et la fermeture de l'inconscient, l'avant et l'après de la temporalité des séances, pour amener le sujet à constituer, comme pure création à partir de la matière de son discours, le terreau dans lequel pourra advenir sa question. Avec Perrier, les conditions qui permettent d'entreprendre une analyse se mesurent à cette possibilité de faire intervenir, dans le réel, un effet de coupure, un certain retranchement comme levée d'une aliénation primordiale pour que puisse naître la question subjective de l'être en devenir. En cela, le prix de l'analyse n'est plus une question de moyens, puisque l'analysant comme l'analyste doivent, avant tout, pouvoir compter sur la possibilité de vivre « au-dessus de leurs moyens »,

---

sera-t-il pas rendu ? Sera-t-il oublié, modifié, métaphorisé, métonymisé, transmuté ou transmutant ? Est-ce un objet au sens d'un objet réel comme un briquet ? Est-il beau, est-il laid ? Est-ce un objet de parole ? Est-ce un signifiant ? Est-ce un discours ? Est-ce un retour du refoulé ? Est-ce un phantasme ? Est-ce un fragment de souvenir ou d'histoire ? Est-ce une reconstruction ? Un élément de théorie ? Une phrase écrite ? De quoi qu'il s'agisse, quel est l'enjeu ? Avoir ? Être ? S'identifier ? (Est-ce s'identifier au sens anthropométrique du terme ?) Jouir ? Aimer ? Tuer ? Être tué ? Donner la vie ? C'est toujours ça qui est en question dans une analyse ; et dans chaque analyse c'est différent. Aucune théorie du transfert ne peut se faire sinon à partir de cela et aucune extrapolation de la relation analytique dans autre chose que ce qu'on appelle la névrose de transfert typique (à savoir l'hystérie) ne peut se concevoir, se soutenir et aboutir à quelque chose si on ne supporte pas d'être dans des coordonnées différentes d'un cas à l'autre, à partir justement de ce transfert et de cette circulation de l'objet partiel. » F. Perrier, *L'Amour*, Paris, Albin Michel, 1994, p.209.

c'est-à-dire dans la considération d'un savoir de l'inconscient radicalement Autre et insaisissable, inabordable autrement que dans ses effets d'après-coup. C'est dire comment peut s'ouvrir le champ des possibilités de l'analyse au-delà de la cure-type de la névrose, vers toutes les configurations subjectives qui, sans être du registre de la psychose, mettent en question l'inscription même du tiers dans la structure. La richesse de l'apport de Perrier, à cet endroit de sa conceptualisation et avec l'amour comme étoile fixe dans le ciel de son élaboration, l'amour comme appel à la symbolisation de la Chose, est d'avoir mis l'accent sur la nécessaire dimension de créativité à l'œuvre dans le désir de l'analyste lui-même, pour faire advenir et faire exister, dans le dispositif de la cure, la place et l'adresse de celui qui a pu manquer en son temps, dans la constitution du sujet.

« *Scène primitive* ». Le renvoi du protocole de la perversion à l'endroit d'une élaboration de la dimension de créativité dans le dispositif analytique éclaire par le négatif le lieu d'une impossibilité, la place de la mort d'une parole qui n'est pas un silence mais une négation, un effacement qui n'en finit pas de produire de la mort, au nom d'une impossibilité d'amour comme impossibilité d'accueillir cette part venue d'un ailleurs, d'en être interpellé, touché, affecté au lieu de sa propre subjectivité. Revient alors la question inaugurale de Perrier : En quoi la psychanalyse et le psychanalyste sont-ils concernés par l'amour ? C'est que l'amour vient éclairer le processus de l'analyse comme émergence, émergence d'une parole au lieu d'un appel produit par une absence, au lieu d'une interpellation, d'un affect, que provoque, dans l'histoire d'une transmission, le vide de l'absence de celui qui a manqué, au moment où il était attendu, sans pour autant avoir été nié. N'est-ce pas la question de la cause du désir ?

### ***Ouverture...***

M'est-il permis, au terme de cet essai et avec la question du désir de l'analyste qui transparait progressivement des élaborations de Perrier, de livrer une association ? Il s'agit d'une parole entendue au sein d'un groupe de travail de la FEDEPSY à propos de Lucien Israël qui aurait parlé de « la fin de l'analyse comme du moment de l'assomption de la castration dans l'élaboration d'un fantasme de grossesse ». Lucien Israël, qui a été à l'origine d'une forme de transmission de la psychanalyse à Strasbourg et dont la FEDEPSY est issue, a été en analyse chez Perrier... On ne sait sans doute pas ce que signifie là « un fantasme de grossesse », mais voilà de

quoi poursuivre et faire se poursuivre, avec ce que Perrier nous a transmis, la question de la psychanalyse.

### ***Pour ne pas en finir***

Parler de créativité renvoie à la question poétique superbement illustrée par une nouvelle de Jean Paulhan, mentionnée par Perrier, et qui s'intitule *Lalie*<sup>17</sup>. À mon tour et pour ne pas en finir, je ne manquerai pas de proposer au lecteur de découvrir plus particulièrement l'extrait sur *les Dames-de-Puits*. C'est un prolongement de cette mise en abyme à laquelle nous avons été conduits, et qui n'est autre que celle de la métaphore.

Martine Chessari Porée du Breil

Octobre 2015

---

<sup>17</sup> Jean Paulhan, *Le guerrier appliqué - Progrès en amour assez lents - Lalie*, Paris, Gallimard, 1982, p.177-186.